

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Jean KOBBS



Par Michel DUCOBU

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Unique en son genre, l'œuvre du prêtre-poète, Jean Kobs, se présente sous la forme d'une formidable croix de granit, dressée sur le siècle. *Le kobzar de l'exil*, une somme de plus de mille sonnets, en formerait le tronc, le corps monumental de l'œuvre. *Le parfum du silence* et *Les roses de la nuit* seraient les ailes mélancoliques de cette haute prière de pierre. Au pied de cette croix de pure écriture, une œuvre posthume, pieusement publiée *La mémoire du silence*. L'œuvre tient ainsi en quatre livres où le poète a gravé, durant près d'un demi-siècle, la matière de sa vie en alexandrins d'une belle et simple rigueur, après l'avoir nourrie à toutes les sources de la pensée humaine. Chercheur de Dieu, Horace chrétien, comme l'appelait Marcel Lobet, ou plus loin encore, ainsi qu'il se voyait lui-même en s'adressant pour la dernière fois à ses fidèles, porteur d'une philosophie universelle, intemporelle, qui se rapprocherait d'Iqbal, de Tagore, d'Omar Khayyâm et de Saadi, les plus grands poètes de l'Orient...

Biographie

Naissance de Jean Kobs, le 12 avril 1912, à Hayange, en Lorraine, de parents belges.

Sur le conseil de son grand-oncle maternel, alors vicaire général à Namur, Jean Kobs est mis en pension en Belgique, au Petit Séminaire de Bastogne. De 1923 à 1930, humanités gréco-latines, interrompues par les vacances en Lorraine. Très nombreuses lectures : Hugo, Vigny, Heredia, Loti, Barrès, etc...

En 1929, le grand-oncle maternel est sacré évêque à Namur ; cet événement renforce la décision de l'adolescent : il sera prêtre. Un an plus tard, il entre en première année de philosophie au Petit Séminaire de Bastogne. En 1932, il est admis en théologie au Grand Séminaire de Namur.

Jean Kobs est ordonné prêtre en 1936, à Namur.

L'année suivante, il est nommé vicaire à Barvaux-sur-Ourthe où il demeurera six ans. Commence à écrire des poèmes qu'il détruira par la suite.

Premières rencontres littéraires à Liège : Robert Vivier, Marcel Thiry...

En 1942, Jean Kobs est nommé curé au pays de sa mère, à Dinez-Houffalize, où il restera durant seize ans.

En 1949 : publication du premier recueil : *Le parfum du silence*, remarqué par le critique Y.-G. Le Dantec. Le prêtre-poète achève un travail commencé avant la guerre : la traduction de poèmes de Rilke.

1953 : publication de *Les roses de la nuit*, son second recueil de poèmes. L'ouvrage sera couronné par l'Académie française. Marie Noël lui envoie une lettre enthousiaste. En 1958, Jean Kobs est appelé à exercer son ministère à Dave, près de Namur. Il y restera jusqu'à sa retraite, en 1977.

Publication à Paris, en 1973-1974, de son œuvre monumentale : ***Le kobzar de l'exil***, qui comprend mille cinquante-neuf sonnets selon le nombre d'or cher à Virgile.

De 1973 à 1975 : nombreuses distinctions et prix littéraires. Jean Kobs passe les dernières années de sa vie à Wépion-sur-Meuse, dans la villa «Bellalui». Il meurt le 29 août 1981.

En 1983, le recueil posthume ***La mémoire du silence*** est publié à Namur. Il contient les derniers poèmes écrits par le prêtre-poète (1977-1981). L'Association royale des écrivains de Wallonie décerne, en 1982, le prix spécial «Jean Kobs» à Jean Dumortier pour son recueil ***Vigiles***. Attribution en 1984 du premier Prix triennal de poésie «Jean Kobs» à Jacques Biebuyck, pour son recueil ***Veiller jusqu'à l'aurore***.

Marie-Thérèse Boulanger publie, en 1985, ***L'offrande du Kobzar***, un choix de poèmes de Jean Kobs, d'après les indications de l'auteur, suivi de notes bio-bibliographiques ; en 1990, ***Une mémoire d'un val de Meuse*** (55 poèmes «mosans» extraits de l'œuvre de l'auteur ; en 1991, ***Une mémoire de Lorraine et d'Alsace*** (71 poèmes extraits de l'œuvre de l'auteur).

Diffusion : Marie-Thérèse Boulanger, «Bellalui», Chemin de la Corniche, 26, à Wépion (Province de Namur).

Bibliographie

- ***Le parfum du silence***, Liège, Vaillant-Carmanne, 1949.
- ***Les roses de la nuit***, préface d'Yves-Gérard Le Dantec, Points et Contrepoints, 1953. Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Mesureur) et par le Prix Amélie Murat.
- ***Le kobzar de l'exil***
 - I. Le printemps et l'été***, Paris, Revue Moderne, 1973, Coll. Points et Contrepoints.
 - II. L'automne et l'hiver***, idem, 1974. Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Broquette-Gonin); par l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique (Prix Henri Davignon); par l'Association royale des Écrivains Wallons (Prix Marcel Lobet); par l'Académie des Poètes classiques de France (Grand Prix 1974).

Œuvres posthumes :

- ***La mémoire du silence***, Namur, Bellalui, La Corniche, 1983.
- ***L'offrande du kobzar***, choix de 300 poèmes, suivi de notes biobibliographiques rédigées par Marie-Thérèse Boulanger, Namur, Bellalui, La Corniche, 1985.
- ***Une mémoire d'un val de Meuse***, choix de 55 poèmes, Namur, Bellalui, La Corniche, 1990.
- ***Une mémoire de Lorraine et d'Alsace***, choix de 71 poèmes, Namur, Bellalui, La Corniche, 1991.

Disque :

- ***Michel Pirson lit des poèmes de Jean Kobs***, Média Animation, Pavane, Bruxelles.

Texte et analyse

Les quatre éléments

*Tu m'as donné le vent pour qu'il soit à ma poupe
Et me pousse à revoir ton lointain horizon ;
La terre pour qu'avant d'être cette prison
J'en admire en tous lieux la très fine découpe.*

*Tu m'as donné le feu pour éclairer le groupe
De ceux-là qui viendraient me voir à la maison ;
L'eau pour que mon bateau garde sa flottaison ;
Pour éteindre ma soif, tu m'as tendu la coupe.*

*J'ai donc aimé le feu, l'eau, la terre et le vent,
J'ai bu, roulé, marché ; j'ai dû brûler souvent
En regardant glisser entre mes doigts le sable.*

*Pourquoi m'accordais-tu tout le temps ces faveurs,
Si je n'étais pour toi qu'un être périssable
Et le pauvre jouet des éléments rêveurs ?*

(*Le kobzar de l'exil*, I.)

I. Situation du poème :

Le sonnet *Les quatre éléments* figure dans la première partie de ***Le kobzar de l'exil***, intitulée ***Le printemps ou les limbes***. Repris dans la table des matières, il y est daté du 3 janvier 1964. Le titre général des deux volumes a été inspiré par les ancêtres du poète, provenant d'Autriche et de Transylvanie qui furent des ménestrels autrefois dans l'empire d'Autriche-Hongrie. Troubadour en exil où qu'il se trouve (puisque le troubadour cherche toujours non seulement la belle image à dire mais aussi le pays rêvé où vivre), Jean Kobs parcourt dans cette œuvre toute la vie de l'homme, depuis son printemps jusqu'à son terme hivernal. « Avec l'esprit de l'ordre et la voix d'un kobzar », l'auteur met toute sa science de la vie

en poèmes et dresse une somme, extraordinaire par sa diversité et sa profondeur, de tout ce qu'il a engrangé comme expérience de vie, comme réflexions, comme sens. Les trois autres parties de l'œuvre portent les titres suivants : *L'été ou l'enfer* ; *L'automne ou le purgatoire* ; *L'hiver ou le paradis*.

II. Forme du poème :

Il s'agit d'un sonnet. D'origine italienne, ce type de poème compte 14 vers ; il a été très en faveur dans notre littérature à l'époque de la Renaissance. Puis il tombera quelque peu en désuétude pendant la période classique. Sainte-Beuve lui redonnera parmi les romantiques un regain de popularité ; sa vogue à la fin du XIX^e siècle a été considérable (Heredia, Baudelaire, Rimbaud et son fameux sonnet **Voyelles** etc...).

Tout sonnet se compose de deux quatrains et de deux tercets et est écrit en général en alexandrins, ce qui est le cas pour les poèmes de Jean Kobs.

La disposition des rimes du poème **Les quatre éléments** est classique et figure comme suit : ABBA/ABBA/CCD/EDE. Les rimes des deux premières strophes sont alternées avec embrassements : f m m f. Toutes les rimes sont riches. Certains mots sont répétés (donné, pour, le nom des quatre éléments...) alors qu'il est prescrit par la plus étroite tradition de n'employer qu'une seule fois chaque mot au cours des quatorze vers du sonnet, exception faite pour les articles. Mais rares sont les poètes qui ont suivi cette règle... (voir Jasinski : *Histoire du sonnet en France*).

III. Signification du poème :

Le titre du poème l'indique clairement : il présente les quatre éléments chers aux philosophes présocratiques, qui constituent la matrice et la matière de l'Univers : ... *de l'Eau, de la Terre, de l'Éther et du Soleil mêlés sont nées les formes et les couleurs des choses mortelles, qui toutes vivent maintenant accordées par les soins d'Aphrodite* (Empédocle).

À cette vision antique du monde matériel, le prêtre-poète substituera une conception chrétienne et finaliste et il va l'étayer, l'illustrer, la rendre évidente et vitale. Sinon, ce serait le retour à la seule et désespérante cendre... Au néant.

Première strophe : Le poète s'adresse à Dieu qui lui a donné le vent, l'enthousiasme (dans son sens grec : être porté par Dieu, être en Dieu) pour l'aider à vivre, le pousser dans le dos (l'image «poupe» le dit clairement) et le conduire vers une mort-retour à l'horizon céleste, à la Demeure divine.

La terre lui est offerte ensuite ; elle est admirable par sa découpe, par l'extraordinaire variété de ses contours, de ses paysages, de ses côtes et de ses sommets, mais elle est une prison (on retrouve ici l'idée de «cachot» exprimée par Pascal dans le célèbre texte *Les deux infinis*) pour le poète-albatros obligé de marcher avec les autres entre les quatre murs de la vie quotidienne, chargé de ses souffrances et de ses insuffisances, torturé par sa misère, sa nausée devant la laideur, la bêtise, la faute inexpiable.

Deuxième strophe : Le feu est d'abord lumière, lumière partagée, feu de l'âtre, ou flambeau, feu de l'hôte, feu des voyageurs, des invités qui traversent la nuit pour se diriger vers la maison du prêtre. L'enjambement que forme sur deux vers *le groupe de ceux-là* est tout à fait justifié et donne l'impression que se suivent et s'égrènent pas à pas ceux qui se dirigent vers le solitaire. Cependant, le conditionnel *viendraient* indique une certaine réserve, un doute : vient-on voir facilement l'anachorète, ou celui-ci accepte-t-il, sans se sentir perturbé dans sa méditation poétique, le bruit que l'on ferait à sa porte ?

L'eau est l'équilibre, elle est une leçon de mesure, de rigueur ; sans elle, le bateau serait nef des fous et pencherait, lamentable, dans les bancs mouvants des désirs, du désordre. L'eau est encore et surtout l'élément qui apaise la soif, qui soulage le pèlerin perdu, exténué, brûlant d'arriver au but de son long voyage obscur. Le mot *coupe* est une très heureuse métonymie, mise à la place de l'eau, et évoque une scène biblique ou quelque tableau d'un maître allégoriste.

Troisième strophe : Don de Dieu, chaque élément a donc été aimé, exploité intensément. Ici pointe l'épicurisme du poète, présent dans nombre de ses poèmes. Le poète n'est pas un ascète du corps : il aime le vin (et particulièrement celui d'Alsace, souvent célébré...), le voyage, la promenade, le rêve, l'errance à travers les livres de toutes les collines du monde où souffle l'esprit, la vie enfin qui palpite dans le cœur et le sang de chaque homme (le poète a aimé, a souffert, a donné, a perdu, a craint,

a crié son allégresse d'être au monde et sa peur de partir un soir...). Le sable qui a glissé entre ses doigts, n'est-ce pas la passion qu'il n'a pu ou voulu connaître parce que faible et pauvre créature comme toutes les autres, parce que homme de Dieu en outre, voué aux seules exaltations extrêmes de l'âme ?

Quatrième strophe : Puisque l'être humain, la créature de Dieu dispose constamment de ces *dons du ciel*, c'est que Dieu a voulu lui montrer ainsi que les quatre éléments constituent un monde, celui d'ici-bas, créé par Lui pour le bon usage des sens, pour le bon usage surtout du poète à qui incombe la tâche supérieure de célébrer toute la beauté et la richesse de l'Univers sensible. Mais au-delà de cette Terre où jouit sa créature, mais où vit aussi l'homme périssable condamné souvent à se débattre au milieu des éléments qui le tourmentent ou le détruisent même, mus par quelque caprice aveugle, par quelque force sauvage et inconsciente, il doit exister un monde de l'Ailleurs, où règne éternellement *l'Alpha et l'Oméga, le Commencement qui demeure la Fin. (Oméga - L'hiver ou le paradis, p.280)*. Quatre éléments à louer avant d'adorer l'Un, l'Unique..., telle est la leçon que laisse le poème, comme un signe essentiel et superbe sur le sable, la page de l'Exil.

Choix de textes

J'aime faire de la miniature à propos de la grandeur, c'est-à-dire voir les choses sous un angle très vaste, mais les réduire dans l'art sous un petit format...

Pour moi, le sacerdoce et la poésie vont admirablement ensemble. Ce sont deux activités éminemment spirituelles. Si je compare mon existence à celle de la majorité des poètes, qui sont mariés, qui ont une fonction dans le monde civil, que ce soit ambassadeur comme le fut Paul Claudel, contrôleur des contributions, inspecteur de l'enregistrement ou professeur même de Belles Lettres, j'estime que le fait d'avoir pu conjuguer la vie de prêtre et celle de poète dans la même existence est une chance inespérée, parce que ce sont deux activités qui se rapprochent le plus du divin, tout en étant incarnées dans l'humain.

J'ai l'impression que je n'ai pas évolué, que j'ai continué par sédimentations successives, à accumuler une manière de sentir la vie, qui reste à peu près identique à celle que j'avais quand j'étais jeune. Si j'ai essayé de perfectionner la formulation, la technique, le sentiment, lui, est resté le même. Avec cette différence cependant : plus je vieillis, plus j'aime la nature.

La beauté de l'Art et la misère du monde sont conciliables ; le destin des artistes est justement de remédier par leur art à la misère du monde.

(Extrait d'une interview accordée à la revue *Wépion* 2000, n°55, octobre 1978).

Oméga

*C'est Toi qu'ils ont cherché tous les jours de leur vie,
Depuis qu'ils ont quitté le Paradis perdu,
Dont ils ont conservé le mirage éperdu,
Qui rendait ici-bas leur quête inassouvie.*

*C'est Toi qu'ils ont trouvé, si leur âme ravie,
Dans les brumes du temps, T'a parfois entendu,
Et c'est vers Toi toujours qu'ont sans cesse tendu
Ceux-là, qui malgré tout, croyaient à la survie.*

*C'est Toi que j'ai chanté chaque jour de tout cœur,
Désireux de Te voir cet étrange vainqueur
Des êtres égarés parmi la nuit profonde.*

*C'est de Toi que j'avais, comme eux, si soif et faim,
O Grand Maître, l'Alpha et l'Oméga du monde,
Toi le Commencement qui demeure la Fin.*

(Le Kobzar de l'exil, II, p. 280.)

À Rainer Maria Rilke

*O Rainer Maria ! quand je cherche la cause
De cet envoûtement que sut créer ton cœur,
Il me semble parfois en découvrir la fleur
Dans ton détachement voisin de la névrose.*

*Lorsque tu respirais les femmes et les roses,
Bientôt tu les quittais pour gagner les hauteurs,
Tâchant d'y deviner, de ce monde, l'auteur :
Ainsi tu flairas Dieu dans le décor des choses.*

*La rose te piqua, dont tu devais mourir,
Afin de voir, ailleurs, le divin s'entr'ouvrir,
Ayant passé tes jours à pister son arôme.*

*Si tu vis à l'endroit, d'avoir goûté à l'envers,
Tu connais désormais tout le Double-Royaume
Dont le seuil imprécis tremble au fil de tes vers.*

(Le kobzar de l'exil, II, p. 180)

Prière et poésie

*Moi, je ne puis trouver une félicité
Que dans l'art d'orchestrer les secrets de mon songe :
Le monde que je vois me semble un beau mensonge,
À travers lui je sens une réalité.*

*Ayant l'air de quitter la foule et la cité,
Ainsi lorsque parfois dans l'ombre je me plonge
La beauté dont l'amour impérieux me ronge
M'apparaît tout à coup avec intensité.*

*Mais le Dieu que le saint dans sa ferveur contemple
Doit se tenir très loin dessus le seuil du temple
Vers lequel je m'en vais solitaire et tremblant.*

*Et quand l'âme du Saint s'approche de la fête
Je ne perçois enfin que le plaisir troublant
D'être sur les degrés dans une œuvre imparfaite.*

(Le Kobzar de l'exil, I, p. 140)

À Charles Baudelaire

*Même si, trop souvent, tu parus satanique,
Ou fis semblant de l'être, en t'amusant beaucoup,
À te moquer de ceux qui n'avaient pas le goût
De saisir à quel point ton âme était cynique ;*

*Pour te dédommager d'une existence inique,
Tu serras, dans tes vers, avec quel tour d'écrou !
De ces noires splendeurs qui sont de purs bijoux ;
Tes Fleurs, ô Baudelaire, ont une odeur unique !*

*Il en est d'un éclat tellement merveilleux
Que l'on doit, vers le ciel, soudain lever les yeux
En voyant ton Enfer égaler parfois Dante.*

*Pour qui te comprend bien tu n'es pas dissolu,
Car, parmi les sanglots de ta pauvre âme ardente,
Passe un vibrant espoir d'un divin Absolu.*

(Le Kobzar de l'exil, II, p. 13)

À la fenêtre

*À quoi bon voyager : si j'ouvre la fenêtre,
Tout est vert et fleuri, je ne vois pas de mur,
Et je respire à pleins poumons un air si pur
Dont la fraîcheur avec douceur en moi pénètre.*

*Un âge est révolu ; je suis un nouvel être
Devant ces peupliers détachés sur l'azur
Tout me semble si doux dans un siècle si dur.
Mon esprit est plus vif et je me sens renaître.*

*Ah ! ce portail de tuile ouvert sur ce jardin
La Toscane est ici : je suis un Florentin
Au loin, j'entends sonner les cloches cristallines.*

*Ô grâce d'un séjour calme et délicieux.
Que le soleil se lève ou que le jour décline
Un coin du val d'Arno se profile à mes yeux.*

(La mémoire du silence, p. 106.)

Miroirs

*En faisant ce matin ma courte promenade,
Je me suis arrêté devant le miroir d'eau,
Dans lequel j'ai revu l'admirable château
Se regarder depuis d'innombrables décades.*

*Mais rentrant au logis et jetant une œillade
À la glace à l'instant de ranger mon manteau,
Dessus mon front, j'ai vu de mes ans le fardeau
Me pressant de finir au monde ma balade.*

*Pour des siècles parfois vivent des monuments
Alors que sont comptés nos rapides moments
Qu'il faut remplir avant que le temps ne s'efface.*

*Comme le miroir d'eau, le miroir du logis
Me dit que très bientôt dans l'envers de la glace,
Je saurai la grandeur du rêve ou du gâchis.*

(Une mémoire d'un val de Meuse, p. 61.)

Synthèse

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème
(Boileau)

Que la « somme » de Jean Kobs ait adopté délibérément la forme fixe – et mécanique – du sonnet, c'est une gageure qui peut déplaire à ceux qui préfèrent une poésie plus souple, mieux accordée à la sensibilité d'aujourd'hui. Il reste que ce choix exclusif force la sympathie – voire l'admiration – des derniers classiques ou des croyants qui, tournant le dos à un siècle dégénéré, avili, prétendent vivre « à rebours », sachant que le jugement suprême relève de Dieu plutôt que d'une critique obtuse, partisane... (1)

Ces quelques lignes de Marcel Lobet cernent parfaitement l'œuvre résolument anachronique de l'homme exceptionnel que fut l'auteur. Jean Kobs faisait davantage penser, comme l'a dit un de ses amis, Guy Tosi, professeur de l'Université de Paris, à ces humanistes chrétiens de la Renaissance, *qui vivaient intensément leur foi sans méconnaître le génie antique et rêvaient de concilier dans leurs méditations, sinon dans leurs convictions, Platon, Virgile et le Christ, le profane et le sacré (2).*

J'ajouterai pour l'avoir bien connu moi-même et l'avoir interrogé longuement sur le sens de sa vie et de son œuvre, que Jean Kobs avait la conscience haute et impérieuse qu'il accomplissait ici-bas un très noble sacerdoce : celui du prêtre-poète, en qui foi et ferveur allumaient constamment en lui le désir de s'exprimer, de dire, de faire entendre à autrui la beauté vertigineuse du verbe. Le verbe, chez lui, s'est vraiment fait chair. Il a vécu en poète (comme il aimait écrire ce mot avec le tréma ancien), sentant en poète, s'exprimant chaque jour en sonnet, à ses yeux

1. *Le Pays de Dave*, N° 53, mai 1984.

2. *Ibidem*.

le modèle poétique par excellence qui le contraignait à une constante et féconde discipline. Son œuvre fourmille ainsi de réflexions, d'anecdotes, de souvenirs, de références à tous les courants de la pensée humaine. Des sonnets évoquent la figure de Du Bellay, de Wagner, de Dante et de Béatrice, de Verlaine, de Yeats, de Berlioz, de Rilke, de Tagore et des grands K de la littérature, Kabir, Khayyâm, Keats, Klopstock entre lesquels il aimait figurer un jour dans les riches et idéales bibliothèques...

Ce qu'il convient sans aucun doute de retenir de cette rare figure de la littérature française de Belgique, c'est cette faculté qu'il développa sans relâche de s'intéresser à tout ce qui touche l'humain et le sacré, le vivant et l'art, le visible et l'invisible, en le coulant sous la forme sévère et ciselée du seul sonnet. Un tour de force incomparable qui demeurera sans conteste une des hautes pierres de la poésie française.

Michel DUCOBU